

JEAN-PIERRE SERRIER

LE SURREALISME DE MONTMARTRE AU MONDE

Le 30 mars 1989, à 55 ans, mon ami Jean-Pierre Serrier nous quittait. Un peintre original reconnu et apprécié, un homme pudique, souvent mélancolique, pas toujours heureux d'exister mais le plus généreux, le plus fidèle des amis. Un artiste dont le talent a éclos à Montmartre et qui laisse une œuvre surréaliste originale présente dans des collections du monde entier.

JEAN-PIERRE SERRIER, L'UN DES PREMIERS PEINTRES DE LA PLACE DU TERTRE

C'est en 1951 qu'un jeune étudiant de 17 ans, élève des Arts Appliqués, vient poser son chevalet place du Tertre. Beaucoup d'artistes se portaient déjà candidats mais peu y furent admis. Humblement, Jean-Pierre se disait chanceux ; en réalité il était déjà talentueux.

Après les sombres années de guerre, le village renaît et redevient le berceau de la bohème ouverte sur le monde. Il cherche à gagner un peu d'argent pour l'essence de son scooter et sa colocation dans un grenier. Il sait que beaucoup de touristes, dès ces années 50, montent à Montmartre pour y prendre du bon temps. Il décide donc d'y tenter sa chance. Et ça marche. Moins chère que la toile, il va souvent utiliser la plaque de plâtre du format des ardoises d'écolier. Certes, ce sont des œuvres de jeunesse encore naïves mais suffisamment charmantes pour attirer l'attention des touristes voulant emporter des souvenirs de Montmartre comme celle des professionnels.

Jeune diplômé en 1955, il profite de ses vacances pour exposer pour la première fois à Saint-Paul-de-Vence. Mais son quartier favori reste et restera Montmartre qui sera le tremplin pour l'émergence de son talent. Il était alors

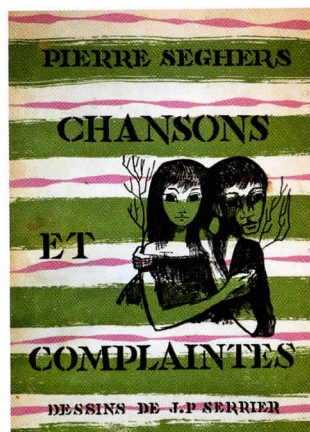
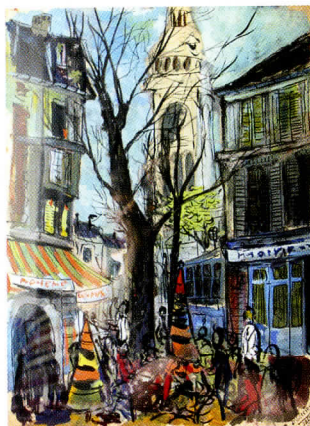
possible d'y dénicher de véritables pépites artistiques. Place du Tertre, il est vite repéré par des galeristes et marchands de tableaux mais, dès 1956, tout s'arrête. Pendant 28 mois ce sera la guerre d'Algérie dont il reviendra marqué à jamais.

1958, retour sur la Butte : Pierre Seghers s'arrête devant le chevalet de Jean-Pierre. Séduit par leur fraîcheur, le poète-éditeur lui achète des dessins sur céramique. Cela sera peut-être le véritable départ de sa carrière artistique. En effet, il reprend contact avec le jeune Serrier pour lui demander d'illustrer son recueil de poèmes « Chansons et complaintes » paru en 1959. Ce seront 13 dessins remarquables. Grâce à Pierre Seghers, les portes s'ouvrent. Sur la Butte, il rencontre de nombreux intellectuels, poètes, écrivains, chansonniers... notamment Jacques Prévert et Marcel Aymé. Tous l'encouragent à persévérer dans la peinture.

Bien entendu, Jean-Pierre ne résiste pas au charme des cabarets et cafés de la Butte où l'on se retrouve joyeusement, où se tissent des liens avec simplicité, où l'entraide est spontanée.

Montmartre devient son 'QG'. On le voit chez Atilio, au Pichet du Tertre, célèbre cabaret rue Norvins aujourd'hui disparu : il y croise Mouloudji, Georges Brassens, Jacques Brel, Roger Pierre, Jean-Marc Thibaut, Jean Yanne... avant qu'ils deviennent célèbres. Francis Lai, Bernard Dimey et bien d'autres grandes figures montmartroises l'apprécient.

Notre chère Serpolette, aujourd'hui riche de 97 printemps, doyenne des peintres de la Place du Tertre, y a, en pionnière elle aussi, posé son chevalet à la même époque. Tout le monde se connaît dans ce village rustique aux petites rues pavées, aux lilas et glycines le long des murs, à l'atmosphère indéfinissable, unique.



Jean-Pierre fait également la connaissance de Robert Philippe, son aîné d'un an, dont les parents tiennent le Vieux Chalet à quelques mètres, rue Norvins. Robert amorce déjà la belle carrière de galeriste que nous lui connaissons tous. Mais, chasse gardée, c'est à la Galerie Bussière-Jannel, fort connue à l'époque, au 59 rue du Chevalier de la Barre, tout près du Sacré Cœur, que Jean-Pierre exposera ses premières œuvres jusqu'au tournant de 1965.

TOUJOURS À MONTMARTRE

On ne quitte pas Montmartre quand un jour on y a posé son pied ou son pinceau. Aussi Jean-Pierre et Yvette s'installent, dès 1960, 72 rue de Dunkerque, au pied de la Butte, près du métro Anvers. Un curieux petit appartement au 4^{ème} étage sans ascenseur qu'il gardera toute sa vie. En 1962, naît leur fille, Françoise. Dès lors, de nombreux animaux apparaîtront dans ses toiles. A peine peut-elle marcher, que Jean-Pierre l'emmène à Montmartre, porter des tableaux en empruntant la rue de Steinkerque, le funiculaire ou encore les rues de Clignancourt, Ramey, Chevalier de la Barre.

À partir de 1960, il exposera chaque année au Salon des artistes français. D'abord influencé par la Commedia dell'arte, ce seront des scènes de marchés, de corridas, de comédies au bord de la lagune, des Pierrots, des Colombines, des Arlequins, des masques... A 27 ans, déjà connu, le voici invité à New York pour exposer Galerie Norval, à côté de Kisling et Boudin. Les commandes affluent. Edgar Garbisch et sa femme Bernice, héritière des automobiles Chrysler sont de grands collectionneurs. Ils lui commandent une série de portraits pour leur Chrysler Fondation et viendront

à plusieurs reprises se faire peindre rue de Dunkerque.

Mai 1962, au retour de New York, les Beaux-Arts lui achètent un tableau pour la Ville de Paris : « Un dimanche ». Désormais, les grands salons lui ouvriront leurs portes.

En 2016 Montmartre lui rendra un bel hommage à l'occasion de la 7^{ème} Biennale de la Palette, de l'Objectif et du Burin de la République de Montmartre, dans la salle paroissiale de l'Eglise Saint-Pierre-de-Montmartre.



UNE AMITIÉ MONTMARTRUIS NÉE À GENÈVE

En mai 1970, Roger Ferrero, galeriste de renommée internationale, demande à Jean-Pierre d'accompagner Gen Paul à Genève, de crainte qu'un verre de trop ne lui fasse manquer l'avion pour un vernissage très attendu... Montmartruis tous deux, ils ne s'étaient jamais rencontrés bien qu'étant proches - 2 avenue Junot pour l'un, 72 rue de Dunkerque pour l'autre. Tous deux ont souvent le

Moulin Rouge. Il sera l'une des plus belles toiles de Serrier qui se trouve aujourd'hui chez un collectionneur américain.

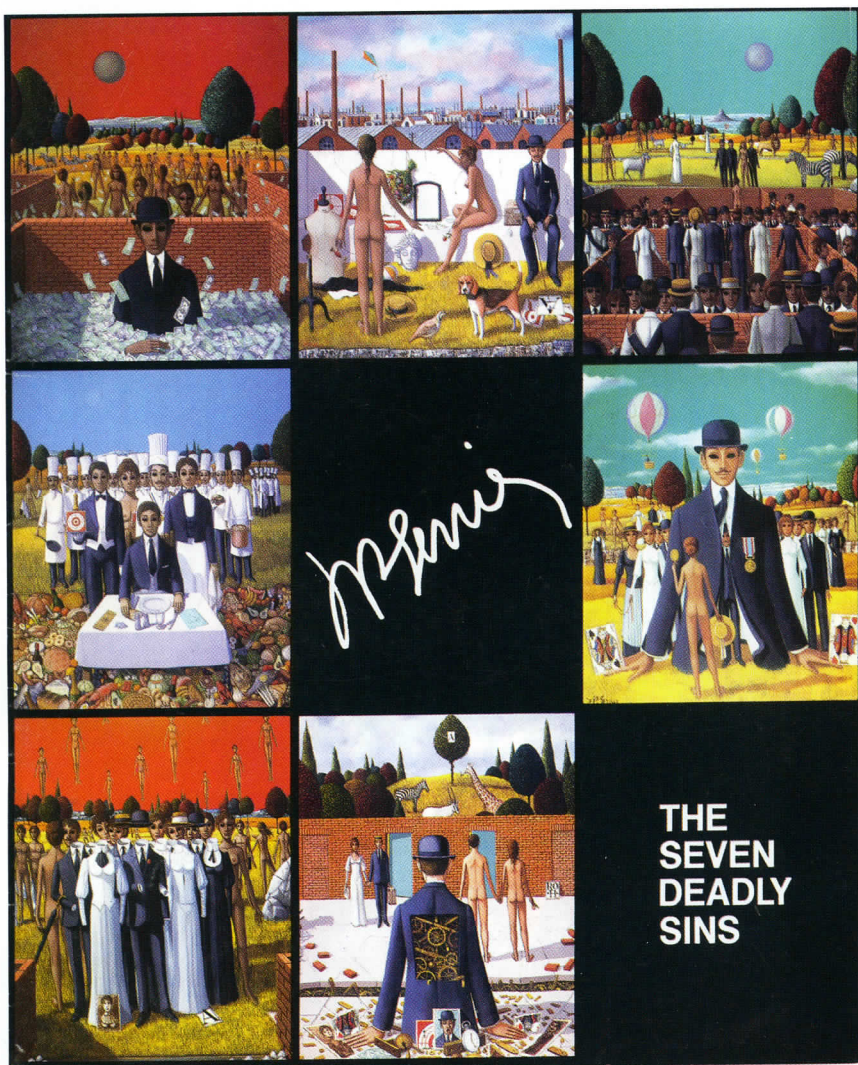
Quarante années les séparent néanmoins : Gen Paul a trouvé un ami qui lui restera dévoué jusqu'au bout - il en usera et en abusera... Coup de téléphone en pleine nuit rue de Dunkerque : « Ca va pas du tout, tu sais. Vraiment, ça va pas... » Redoutant le pire, Jean-Pierre grimpe avenue Junot. Et... trouve un Gen Paul rieur en tenue de sortie :

Le copain Serrier sera souvent mis à contribution. 24 décembre 1973, Gégène téléphone à Montmartre chez les Serrier qui préparent le réveillon. « Dis mon pote, je suis seul ce soir. Tu m'invites, hein ? » Jean-Pierre ouvre grande la porte de son petit appartement. Gen Paul, sur ses béquilles, grimpe les quatre étages avec, sous le bras, un portrait de Django Reinhardt pour Françoise. Et le lendemain Jean-Pierre devra prendre Gégène sur ses épaules pour le ramener avenue Junot... Gégène déclare sur les ondes de Jacques Chancel : « J'fréquente pas les peintres. Moi les peintres, y m'apportent rien. J'en ai qu'un seul. C'est Serrier. Il est chouette avec moi. On peut déconner ensemble ». Quand il meurt, le 30 avril 1975, pour Jean-Pierre s'achèvent cinq années d'une profonde amitié. Au milieu de la foule, silencieux, les yeux embués, Jean Pierre assiste aux obsèques à Saint-Pierre de Montmartre puis accompagne le cercueil jusqu'au cimetière Saint-Vincent.

LE SURREALISME, DE MONTMARTRE À L'INTERNATIONAL

Ses toiles, d'abord figuratives, deviennent fantastiques puis surréalistes sous l'influence de Roger Ferrero. Le virage aura lieu vers la fin des années 60 quand le célèbre galeriste remarque ses toiles dans la galerie Bussièrre-Jannel. Il demande à rencontrer leur auteur. Au prix de nombreux arguments accompagnés de pots de beaujolais dans un petit bistrot de Montmartre, Ferrero parvient à le convaincre d'exposer chez lui dans le très huppé vieux Genève. Les deux hommes deviendront très proches et Ferrero le guidera bientôt vers le surréalisme. Pourquoi ? En grand professionnel, il avait décelé l'inspiration symbolique insolite des toiles, le pouvoir de ses coloris originaux, la multiplication des personnages aux postures mécaniques. Bref, un talent très particulier sur fond d'une société sans espoir qu'il dévoilera désormais.

Concrétisation en 1968 lors de sa première exposition exclusive chez Ferrero. Un franc succès, le public se précipite, les critiques sont enthousiastes. Son art s'ancre désormais dans le surréalisme. Apparaissent les premières tours de Babel. Son inspi-



moral en dents de scie avec une tendance à vouloir oublier leurs inquiétudes dans l'alcool. Si l'humour noir de Jean-Pierre tranche avec l'exubérance de « Gégène », l'expressionnisme rencontrera le surréalisme et ils feront bon ménage. En vrais montmartruis, Gen Paul et Jean-Pierre ont peint notre mythique

« J'me sentais seul. Maintenant ça va mieux... Allez, on va pas en rester là ! »

Vous vous en doutez, suivra une tournée arrosée des bistrotts montmartruis, le Nazir, l'Assommoir, chez Ginette, le Rêve, la Bohème, le Vieux Chalet... pour se terminer sur un petit matin brumeux.

ration s'oriente sur l'Homme face à ses peurs, emprisonné dans la foule, habité d'une sourde angoisse hantée par la fatalité. Serrier intrigue, suscite une attirance particulière qui nous renvoie à nous-mêmes, perdus dans une société moderne impitoyable.

Jean-Pierre Serrier conduira le surréalisme depuis Montmartre jusqu'au-delà des frontières, en accrochant ses toiles sur les cimaises des galeries prestigieuses de Genève, Bruxelles, Vienne, Varsovie, Bâle, Stockholm, Londres, Montréal, San Francisco, Atlanta, New York, la New-Orleans...

Était-il un peintre voyageur ? Je ne le crois pas. Il s'est surtout beaucoup déplacé en vue de rencontres avec des marchands de tableaux, des collectionneurs ou pour ses expositions. Fasciné par la violence de la culture Outre-Atlantique, il s'est envolé de nombreuses fois pour New York où le succès était au rendez-vous. Il y exporte Montmartre, le Moulin Rouge, la place Blanche. Son orientation surréaliste le conduira tout naturellement aux USA, car l'Amérique est passionnée



par le symbolisme, l'ésotérisme, la franc-maçonnerie, les forces telluriques ; Ce que Jean-Pierre, partageant cette attirance, maîtrisera en virtuose. Sa puissance créatrice est accueillie avec enthousiasme par des collectionneurs, des amateurs éclairés mais également dotés d'un bon niveau de contribution tels Henry Ford, Samuel Irving etc. Cette renommée outre-Atlantique se fera probablement au détriment de celle qui aurait dû être la sienne en France. Le célèbre marchand de tableaux Kurt E. Schon, rencontré, lui fera signer un contrat d'exclusivité draconien de 1973 à sa mort, en lui imposant une production de plus en plus importante ; ses toiles étant vendues d'avance. Les expositions à Paris seront donc rares, presque cachette, pour faire plaisir à des amis.

En 1973, Kurt E. Schon lui organise une exposition ambulante dans différentes villes des USA Palm Beach, Daytona Beach, Jacksonville, la New-Orléans, Lafayette. Jean-Pierre est épuisé mais quel succès ! Les expositions

américaines vont se succéder à un rythme trépidant mais parallèlement, depuis la rue de Dunkerque, il lui faudra travailler sans relâche et se renouveler de façon permanente. En 1986 une rétrospective de ses œuvres à New York, dans la galerie de Park Avenue Automation House, rassemblera cinq de ses tableaux éparpillés dans le monde en une extraordinaire fresque intitulée Money - ou comment nous construisons notre prison dans un monde de château de cartes où l'argent fait perdre liberté et identité. Il est alors référencé dans la base de données du Museum of Modern Art, le célèbre MOMA.

1977 : LA CONSÉCRATION DU PEINTRE « SURRÉALISTE DE L'ABSURDE »

L'ouvrage élogieux de Thomas M. Bayer, expert américain en art contemporain, consacre Jean-Pierre Serrier comme le peintre surréaliste de l'absurde dont chaque tableau nous raconte une histoire, tel un fabuliste aux obsessions géniales et inquiétantes qui atteignent la philosophie.

Des rapprochements avec Nietzsche sont avancés par l'écrivain de renom Kurt Vonnegut. Jr dans sa présentation de l'exposition new-yorkaise du grand collectionneur David E. Lawson



qui le définit comme l'un des derniers de la race des surréalistes.

Bien que sociétaire du Salon d'Automne à Paris depuis 1976, Serrier n'appartient à aucune école, aucune chapelle, aucun réseau. Peignant silencieusement dans sa tanière montmartroise, n'en sortant que pour vendre un tableau en cas de besoin financier.

Il n'aimait ni commenter ses œuvres, ni leur donner un titre préférant avec humilité nous en laisser le choix. Son art se place au-delà des valeurs et des repères en s'appuyant sur une composition minutieuse et précise mais trompeuse car elle s'installe hors de la raison. Pas de préoccupation morale, dit-on, chez les surréalistes, ils laissent libre cours à l'inconscient jusque dans ses plus obscurs retranchements. Serrier, ce sont des personnages aux yeux vides ou dont le regard noir semble accuser qui ? Le peintre lui-même peut-être... Des légions de fourmis humaines, de robots aveugles, des empilements de mannequins stéréotypés nus ou vêtus de noir, mêmes chemises, cravates et chapeaux melon. Des billets de banque volant autour d'eux, ils avancent mécaniquement en file. Les moutons de Panurge donnent l'image d'une capitulation collective sans même avoir livré de combat. Des orgueils absurdes, des appétits mercantiles ou sexuels vains dans un monde inquiétant qui ne mène qu'au néant, des voies ferrées sans destination, des tours de Babel rappelant Brueghel. Bref des messages sombres portés par des allégories à foison qui volent au-dessus des déserts, des montagnes ou de paysages nus. Chacune de ses toiles s'attaque à un sujet clef qui contraint à une réflexion métaphysique fondée sur des symboles subtils et mystérieux. Un univers angoissant et sombre en dépit des couleurs vives dont Jean-Pierre maniait en virtuose rouges, ocres, bleus, turquoises. Toutefois, la force chromatique ne peut ni rassurer ni apaiser. Le côté apocalyptique de nombreux tableaux traduisait le mal être de l'artiste.

Pourtant, Jean-Pierre me disait : « dans chacune de mes toiles il y a un message d'espoir au milieu d'une foule

de personnages stéréotypés. Ça peut être un ballon dirigeable qui s'évade, une nymphe qui s'enfuit comme une biche sous les arbres rouges et bleus du paradis... »

Seul, à Montmartre, il a beaucoup, probablement trop, travaillé sur commande. Son quotidien consistait à passer ses journées devant sa toile avec des moments de blues traversés d'idées noires. Pour univers les murs peints en noir de son petit atelier sans fenêtres, éclairé par un néon. Un environnement étrange, envahi de peintures et d'objets incroyables, mannequins, bilboquets, cartes, outils, chapeaux qu'il peignait comme autant de symboles nécessaires à l'exercice de son art.

Le succès de ses expositions, les distinctions, les honneurs le laissaient impassible. Au contraire, jamais sa-

Les moutons de Panurge donnent l'image d'une capitulation collective sans même avoir livré de combat.

tisfait, il craignait que sa peinture ne soit pas suffisamment aboutie. Perfectionniste jusque dans les moindres et minuscules détails, il attachait son avant-bras sur le bras de son fauteuil pour ne pas trembler. Trop d'heures au chevalet pour un artiste qui ne travaille pas sur le motif et doit faire constamment appel à son imagination créative. De véritables prouesses de compositions originales et méticuleuses rappellent les primitifs flamands Bruegel et Bosch bien qu'on ait comparé son talent surréaliste à celui de Magritte.

Jusqu'au 30 mars 1989, quand il a mis fin à ses jours dans son atelier, il lui arrivait de boire pour momentanément apaiser ses angoisses et produire des toiles aux thèmes souvent imposés par un marchand de tableaux âpre au gain. On peut, sans trop d'erreurs, estimer à 10 % du prix de vente ce qui revenait à l'artiste pour chaque tableau. Se sont succédé des séries à succès, la monnaie,

les saisons, les cartes, la genèse, les péchés capitaux, les cinq sens... A ce rythme, Jean-Pierre craignait peut être de perdre sa capacité de renouvellement. Pourtant, depuis les années 1970 sa notoriété n'a fait que grandir. La plupart des œuvres étant vendues d'avance explique qu'il ait laissé peu de toiles dans son atelier, certaines inachevées sont très émouvantes.

Il nous cachait pudiquement ses blessures. Deux guerres, 1940 puis celle d'Algérie, l'inquiétude pour la santé de sa fille ? Et ces journées entières, seul sous le néon qui brûle les yeux avec la crainte de ne pas pouvoir livrer les toiles à temps : quatre par mois en moyenne. Elles arrivaient par bateau, par avion, par poste au 510 Saint-Louis street à la New Orleans... Pour ne rien arranger, des thèmes qui renvoient à une vision sombre d'une humanité ne sachant ni où elle va ni pourquoi elle est là.

Loin de Montmartre et des turbulences d'un monde moderne absurde, Jean-Pierre Serrier repose dans le cimetière de Martel sous cette douce lumière dorée qui l'apaisait. Commencée par de petits dessins et peintures sur la place du Tertre, son oeuvre a contribué à donner au surréalisme ses lettres de noblesse au niveau international.

Au-delà de Montmartre une œuvre qui a traversé les océans.

Aujourd'hui, sa fille Françoise consacre beaucoup de temps et d'énergie à rendre hommage à l'œuvre de son père à travers un site remarquable et des expositions rétrospectives.

Marie-France COQUARD

<https://www.facebook.com/serrier>

francoise.serrier70@gmail.com

<http://martelquercy.free.fr/jpserrier>

Surrealism and the Absurb

Thomas Bayer 1977